

## Anthropologie et roman. À propos des pères divorcés

Agnès Fine  
*Laboratoire interdisciplinaire, solidarités, sociétés, territoires –  
Centre d'anthropologie sociale*  
Agnès Martial  
*Centre Norbert Elias*

---

### RÉSUMÉ

Transformant le roman américain contemporain [Banks, 1989 ; Ford 1990] en « terrain » ethnologique propre à mettre en signification le vécu de la paternité après le divorce, les auteures analysent, en écho aux travaux de sociologie et d'anthropologie nord-américains et français, deux parcours de père divorcé. Au sein de contextes sociaux très différents, elles explorent les relations complexes nouées entre paternité et conjugalité, et s'attachent à décrire, à l'appui du roman, la manière dont évoluent après la rupture, les relations des pères et des enfants : les nouvelles conditions d'exercice de la paternité après divorce, souvent réduit à un « droit de visite et d'hébergement », en font une relation parentale solitaire et discontinue, qui transforme et fragilise la paternité.

*Mots-clés* : Roman américain. Père divorcé. Droit de visite. Paternité intérimaire. États-Unis.

Agnès Fine  
EHESS  
LISST-CAS, Maison de la Recherche  
Université de Toulouse-Le Mirail  
5, allées Antonio Machado  
31100 Toulouse  
fine@ehess.fr

Agnès Martial  
CNRS  
Centre Norbert Elias  
Centre de la Vieille Charité  
2, rue de la Charité  
13002 Marseille  
agnes.martial@univmed.fr

Les transformations familiales contemporaines, notamment celles qui sont liées au déclin du mariage et à l'augmentation des séparations et divorces, forment la trame de nombreux romans contemporains, en particulier les romans américains. L'œuvre de Russell Banks, par exemple, exprime avec un grand art les conflits entre père et fils ainsi que les contradictions qui traversent aujourd'hui le monde des hommes, entre rejet des modèles traditionnels et difficile invention d'une masculinité différente, dans la classe ouvrière du nord-est des États-Unis qui est son milieu d'origine. Les relations entre les pères divorcés et leurs enfants constituent par exemple un thème récurrent dans les romans de R. Banks, mais nombreux sont les romanciers qui l'abordent. Or, il s'agit d'une question qui intéresse au premier chef les anthropologues comme en témoignent plusieurs enquêtes anthropologiques et sociologiques menées aux États-Unis, au Canada et en France dans les années 1990-2000. Notre intérêt pour cette problématique nous a conduites à constituer les œuvres romanesques en « terrain » ethnologique,

terrain aux caractéristiques spécifiques bien sûr, mais qui s'est révélé particulièrement riche.

### ■ Les pères divorcés dans les sciences sociales

Quelques mots tout d'abord sur ce que les sciences sociales nous apprennent sur les ruptures familiales et leurs conséquences dans les sociétés occidentales contemporaines. En France, aux USA comme au Canada, près de la moitié des mariages sont rompus par un divorce (44,7 % en France en 2009), et dans 79 % des cas, les enfants sont confiés à la garde de leur mère [Prioux, Mazuy, Barbieri, 2010 ; Chaussebourg, Baux, 2007]. Aussi la loi prévoit-elle que généralement les pères doivent contribuer à l'entretien de leurs enfants en versant une pension alimentaire et leur donne-t-elle un « droit de visite et d'hébergement » classiquement composé d'un week-end sur deux et de la moitié des

vacances scolaires. En se plaçant du point de vue des organismes étatiques de protection de l'enfance, psychologues ou travailleurs sociaux, les sciences sociales ont identifié différents types de problèmes issus de cette situation nouvelle, problèmes d'ordre économique et psychologique liés à la période de monoparentalité que vivent mères et enfants d'une part, à la rupture des liens entre les pères et leurs enfants d'autre part. Aux USA dans les années 1980, une enquête montrait en effet qu'environ 50 % des pères divorcés d'enfants de 11 à 16 ans n'avaient pas eu de contacts avec leurs enfants durant l'année qui venait de passer [Quéniart, 1999]. Un tiers des enfants seulement voyaient leur père une fois par mois et seulement un sur six chaque semaine. En France, une étude menée en 1990 montrait que 54 % des enfants de parents séparés perdaient contact avec leur père ou n'avaient plus avec lui que des rencontres épisodiques [Bertaux, Delcroix, 1991]. Des résultats ultérieurs [1994] révèlent qu'en dépit d'une amélioration de la fréquence et de la régularité des contacts père/enfants dans les cas de maintien des liens, un enfant sur trois continue de ne jamais voir le parent dont il est séparé [Villeneuve-Gokalp, 1999].

Les sciences sociales se préoccupent donc des difficultés d'adaptation psychosociale éprouvées par une partie des enfants n'ayant plus de contact avec leur père, et des difficultés économiques liées au non-paiement de la pension alimentaire. Aussi plusieurs enquêtes menées en France et en Amérique du Nord essaient-elles d'identifier et même de mesurer les facteurs de la rupture ou du maintien des liens.

Plusieurs études françaises révèlent que la fragilité des liens père/enfant est particulièrement importante dans les milieux les plus modestes, ce que corroborent les travaux américains et canadiens [Festy, Valetas, 1993 ; Léridon, Villeneuve-Gokalp, 1994 ; Martin, 1997 ; Villeneuve-Gokalp, 1999]. De son côté, une sociologue canadienne a cherché à repérer les facteurs explicatifs du désengagement des pères : elle distingue des facteurs socioculturels et juridiques propres à nos sociétés, parmi lesquels les effets corrosifs sur l'identité paternelle d'une relation confinée à une fin de semaine sur deux (nous y reviendrons), des facteurs liés à la dynamique familiale, parentale et conjugale, parmi lesquels la distance géographique, le remariage du père ou de la mère, la violence domestique de certains hommes (qui peut créer chez l'enfant une résistance à son père), enfin des facteurs plus personnels, tels que l'incapacité à surmonter l'épreuve de la séparation conjugale et parentale et à reconstituer sur de nouvelles bases une

identité paternelle auparavant soutenue par la mère [Quéniart, 1999]. Ce dernier élément, loin d'être une caractéristique de psychologie individuelle, semble être socialement partagé. Plusieurs autres enquêtes ont en effet mis en évidence que les hommes, plus souvent que les femmes, lient la relation filiale à la relation conjugale, et qu'ils ont plus de mal que les mères, sans la médiation de celles-ci, à développer une relation autonome à leurs enfants [Arrendell, 1992 ; Quéniart, 1999 ; Cadolle, 2000]. D'autres enquêtes ont mis en évidence un processus récurrent : pour certains pères encore attachés à leur ex-épouses, les droits de visite sont moins vécus comme la possibilité de poursuivre une relation à l'enfant que comme l'espoir d'une réconciliation à la fois conjugale et familiale. Avec le temps cependant, chez un grand nombre d'entre eux, cet espoir cède la place au ressentiment à l'égard de l'ex-conjointe et surtout à un sentiment croissant d'extranéité vis-à-vis de l'enfant. S'amorce alors un processus d'auto-exclusion : ils se sentent de moins en moins concernés par leurs obligations légales et affectives, espacent les paiements de la pension, les visites et les contacts jusqu'au « décrochage » [Quéniart, 1999].

## ■ Les pères divorcés dans les romans

L'analyse des romans français et américains qui mettent en scène les pères divorcés et leurs enfants conduit à nuancer et enrichir ces analyses. Elle permet en outre de déplacer le questionnement initial en mettant le chercheur sur la piste d'aspects moins visibles de ces interrelations, que les sciences sociales peinent à appréhender : les romans ont en effet un pouvoir d'élucidation qui leur est propre, en ce qu'ils mettent en scène des interactions sociales particulièrement significatives. L'une d'elles, récurrente, concerne le temps bien particulier où s'exerce le droit de visite du père. Ce moment peut apparaître de manière marginale, mais constitue aussi parfois le ressort principal de l'intrigue. Nous avons choisi d'analyser en vis-à-vis deux romans américains dont l'intrigue repose précisément sur la gestion de ce temps, *Affliction* de Russell Banks [1989] et *Independence Day* de Richard Ford [1990]. Ils ont été publiés presque en même temps et l'action se situe globalement dans la même grande région des États-Unis, le Nord-Est, non loin de la frontière canadienne<sup>1</sup>. Résumons rapidement l'intrigue de chacun des romans.

*Affliction* se déroule dans la petite ville ouvrière de Lawford, dans le New Hampshire, où est né Wade, le personnage principal. Il est à la fois policier municipal et ouvrier dans une entreprise de forage. Il a divorcé une première fois de Lilian, puis s'est remarié avec elle quelques années plus tard. Ils ont alors une petite fille, Jill, et deux ans après sa naissance, ils divorcent à nouveau. Au moment où le roman débute, l'ex-épouse a déménagé avec sa fille dans une ville située à une centaine de miles de Lawford, et Wade reçoit l'enfant âgée d'une dizaine d'années pour le long week-end d'Halloween. La visite se passe mal et quelques jours après, Wade semble devenir fou. Il se livre à des actions incohérentes, commet deux meurtres, celui d'un jeune ami, puis celui de son propre père et il disparaît. Son jeune frère, Rolfe, parti depuis longtemps et devenu professeur, revient quelques années après à Lawford pour tenter de comprendre ce qui s'est passé. Il s'attache à retracer pas à pas les dix derniers jours de la vie de son frère en interrogeant les dernières personnes qui l'ont côtoyé. Son récit entrelace les faits et gestes de Wade avec les souvenirs d'une vie antérieure, qu'en tant que frère, il connaît bien. Le narrateur donne ainsi à voir la tragédie d'un homme qui cherche, en vain, à échapper à son destin social et familial.



Le roman est écrit dans un style efficace et descriptif, celui de l'action. Ce n'est pas un roman psychologique : les personnages de Banks découvrent dans leurs actes, en même temps que le lecteur, des émotions qui les submergent, le plus souvent la colère, et qu'ils ne sont pas en mesure d'analyser. En revanche, l'atmosphère d'*Indépendance* est moins tragique, parfois drôle, même si le narrateur, Frank Bascombe, qui parle de lui à la première personne, a une vision pessimiste de l'existence. Celui qui se considère comme un écrivain raté a une forte propension à l'introspection et à la réflexivité. Il a été journaliste sportif, puis s'est reconverti dans l'immobilier dans une petite ville aisée du New Jersey, après son divorce advenu sept ans auparavant. Lui et sa femme ont eu trois enfants et ont perdu leur fils aîné. Après leur divorce, dont il ne s'est pas vraiment remis, ils ont d'abord vécu séparément dans la même ville, puis sa femme a un jour décidé de se

remarier avec un riche et élégant architecte plus âgé qu'elle et de partir vivre dans le Connecticut à plusieurs centaines de kilomètres, emmenant les enfants, une fille qui, au moment du récit, a 12 ans et un garçon de 15 ans, Paul. Ce garçon est dans l'âge ingrat, il a des difficultés de communication et, au moment où débute le roman, il a eu un comportement délinquant un peu absurde qui inquiète ses parents. Sa mère l'envoie en séjour thérapeutique et lui fait consulter un psychologue. Tout le roman se déroule pendant le week-end de la fête nationale, où le narrateur fait le récit des difficultés de sa vie professionnelle, de sa relation amoureuse et de sa relation paternelle avec son fils adolescent. À la suite de tribulations imprévues – un accident qui oblige le père à faire hospitaliser son fils – les relations se dénouent, puisque comme le souhaitait son père, le jeune garçon décide d'aller vivre avec lui.

Les mondes sociaux des deux romans sont très différents, mais les deux personnages principaux, âgés d'une quarantaine d'années, vivent une situation familiale similaire : ils n'ont pas été à l'initiative de leur divorce, ils vivent relativement loin de leurs enfants confiés à leur mère, cette dernière s'étant remariée et ayant déménagé hors de la ville de résidence de leur père. Ils ne sont pas remariés et vivent seuls, même si chacun d'eux entretient une relation mi-amicale mi-amoureuse, dans laquelle ils hésitent à s'engager réellement. Ils ne voient leurs enfants que pendant des temps limités, prévus par la loi, aux États-Unis comme dans la plupart des pays occidentaux, les week-ends (ici un seul par mois) et les vacances.

Ces temps de retrouvailles sont difficiles et c'est cette question qui nous a plus particulièrement intéressées. Ils se déroulent très différemment, car si *Affliction* est le récit de l'échec d'une relation paternelle, dévastateur pour le père, *Indépendance* est celui d'une relation réussie en dépit des difficultés.

Les analyses sociologiques présentées précédemment permettent de faire deux remarques. Ces deux pères se trouvent confrontés à des situations objectives peu favorables à l'épanouissement de leurs relations avec leurs enfants. Ils sont encore plus ou moins amoureux de leurs ex-femmes, et pendant les premiers temps du



divorce, ils éprouvent des difficultés à séparer vie conjugale et relation paternelle. Les visites des enfants sont ressenties davantage comme un moyen de faire perdurer une continuité conjugale que comme le moment privilégié pour développer une relation parentale autonome. Aussi chacun de ces deux hommes éprouve-t-il un choc affectif au moment de l'annonce du remariage de leur épouse et de son déménagement lointain, où se mêlent humiliation sociale – leurs ex-femmes ayant chacune fait un remariage au-dessus de leur condition sociale – et sentiment de dépossession liée à la séparation d'avec leurs enfants. Les romanciers expriment ici une souffrance masculine, une affliction qui peine à se dire dans notre société, tant le registre de la plainte paraît contraire aux valeurs viriles. Mais la comparaison de ces deux romans révèle en ce domaine d'importantes inégalités sociales. Si Frank Bascombe parvient à formuler sa détresse, Wade la transforme en colère destructrice.

La deuxième remarque concerne la résidence lointaine de leurs enfants qui, on l'a vu, n'est pas un facteur favorable au maintien des liens. Cependant les deux pères ne « décrochent » ni l'un ni l'autre, mais pour des raisons totalement différentes. Frank Bascombe, aisé et bien doté sur le plan culturel, considère comme essentiel de développer des relations autonomes avec ses enfants, ce à quoi il s'applique, en particulier en leur téléphonant fréquemment et en préparant avec soin le programme des temps de visite. En cela il se conforme parfaitement aux normes sociales qui pèsent depuis une vingtaine d'années sur les pères divorcés dans nos sociétés. Les bonnes relations qu'il entretient avec son ex-épouse facilitent les choses. *Indépendance* présente une biographie exemplaire qui illustre parfaitement la corrélation observée par les enquêtes sociologiques entre milieu socioculturel aisé, rapport apaisé avec l'ex-épouse et maintien des liens paternels. Dans *Affliction*, au contraire, la mise en perspective anthropologique fait mieux ressortir le caractère atypique et pathétique du personnage de Wade. Loin de se comporter comme les pères divorcés de sa classe sociale qui, placés dans l'impossibilité de payer une pension alimentaire et psychologiquement incapables de supporter la séparation en développant une relation autonome avec leurs enfants laissent s'espacer peu à peu les visites pour disparaître complètement de leur vie, Wade fait front. Il s'endette pour payer la pension alimentaire, très lourde compte tenu de son faible salaire, et part chercher Jill dès que possible, en dépit des relations qui s'enveniment avec son ex-épouse. Cette attitude ne prend sens qu'en

écho avec ses relations avec son propre père. Wade éprouve une volonté véritablement existentielle de se comporter comme un bon père pour mieux se démarquer de son propre père, un homme violent auquel il voue une haine tenace. L'appréhension du contexte de ces paternités permet d'éclairer leur détermination sociale mais aussi de tenir compte des choix des personnes, à rapprocher alors de leur histoire personnelle. Le roman rend ainsi les analyses plus complexes. Mais son plus grand apport réside en sa capacité à mettre en scène les modalités concrètes des relations familiales entre pères « intérimaires » et enfants pendant le « temps » bien particulier de la visite<sup>2</sup>.

## ■ De la difficulté d'être un père « intérimaire »

### • *Indépendance*

Père « intérimaire » : c'est ainsi que se nomme le père et narrateur Frank Bascombe dans *Indépendance*. Lorsqu'il organise le week-end du 4 juillet avec son fils adolescent, il a déjà une assez longue habitude de la gestion de ces temps de tête-à-tête. Il a déjà amené ses enfants à l'exposition des Mollusques à Woods Hole, à un match des Mets, il a fait avec eux une « traversée venteuse en ferry jusqu'à Block Island, afin de (leur) offrir à la sauvette de précieux moments ensemble » [Ford, 1995 : 300]. Son fils Paul l'a appelé au téléphone le matin même du départ, comme tous les matins, et leurs échanges se sont déroulés comme d'habitude sur le mode de l'humour. Cependant Paul semble en pleine crise psychologique, lui qui a pour tic d'aboyer depuis qu'il a perdu un chien qu'il adorait. Il semble filer un mauvais coton et son père pense qu'il est urgent de le reprendre en main. Comment Frank va-t-il s'y prendre ? Que peuvent faire ensemble pendant plus de deux jours un père et son fils qui ne se voient qu'une fois par mois ?

Frank a concocté avec soin une virée de plusieurs centaines de kilomètres pour visiter avec son fils des hauts lieux du basket et du base-ball. Le sport paraît à l'ancien journaliste sportif le meilleur moyen pour établir avec son fils une complicité. Les choses ne sont pourtant pas faciles car il doit commencer à aller chercher Paul chez leur mère, et c'est à chaque fois une épreuve.

« Lors de chacune de mes visites précédentes, pratiquement j'ai eu l'impression en fin de compte de m'être introduit clandestinement dans la propriété en

escaladant une clôture et d'être reparti aussi furtivement que si j'outrepassais la légalité. D'après Ann, ce sont des impressions que je me fabrique. Et alors ? N'empêche qu'elles sont réelles » [Ford, 1995 : 301] et il ajoute : « La vérité vraie est que je m'apprête à rendre visite à mon ex-femme établie dans une vie nouvelle qu'elle juge préférable ; que je vais voir mes enfants orphelins de moi gambader sur les vastes pelouses de leur existence présente plus classe ; peut-être même serai-je obligé, en dépit de tout, d'avoir une conversation humiliante et pénible avec Charley O'Dell, que je préférerais ligoter sur la grève pour le livrer aux crabes. Dans ces conditions qui ne serait sujet à une fluxion du cerveau et à un œdème thoracique généralisé ? Je m'étonne que ce ne soit pas fichtrement pire » [Ford, 1995 : 306].

Le romancier met le doigt sur une situation pourtant banale que les sociologues n'ont pas relevée comme faisant partie intrinsèque de la « visite » alors qu'à l'évidence, elle la conditionne en partie. C'est encore plus vrai lorsque, contrairement à Frank Bascombe et à son ex-femme, les anciens époux éprouvent ressentiment ou haine réciproques. Le temps père/enfant commence par l'abord de lieux qui, même dans le meilleur des cas, sont ressentis comme hostiles.

Passé ce mauvais moment, la suite du week-end en tête à tête n'est pas facile. Frank trouve un adolescent mal vêtu, sale et malodorant, qui lui inspire un certain dégoût. Tour à tour mutique ou grognon, l'enfant l'agace : « Je suis accablé d'avoir une telle envie de m'échapper de ce tête-à-tête en voiture avec mon fils » [Ford, 1995 : 386]. Il ressent à son égard un inquiétant sentiment de distance. Frank se rend compte qu'il n'a pas envie de passer ce week-end avec son fils, d'autant que lui-même vit une période critique de sa vie amoureuse et qu'il aimerait pouvoir retrouver son amie. Une journée et une nuit seront nécessaires pour reconstruire un peu de complicité et retrouver dans cet adolescent déplaisant son fils bien-aimé. Il évite les écueils, en particulier celui qui aurait consisté d'emblée à lui demander des comptes pour expliquer son comportement délinquant aberrant. On retrouve là la difficulté pour un père « intérimaire » d'adopter une relation d'autorité que certaines enquêtes ethnographiques ont relevée. En fait, le père se comporte avec beaucoup de tact et de sens psychologique avec son fils, et leurs relations sont finalement resserrées.

En revanche, dans *Affliction*, le week-end que Wade et Jill s'approprient à passer ensemble tourne mal dès les premières heures.

#### • *Affliction*

Au début du roman, Banks saisit Wade et sa fille au moment où il la ramène de chez sa mère, pour passer avec lui la soirée d'Halloween. Ils observent des groupes d'enfants déguisés qui, selon la coutume, vont de porte en porte quêter des bonbons. Sa fille voudrait se joindre à eux, mais son père refuse parce qu'il est trop tard et qu'il veut l'amener au concours des enfants costumés qui se tient à la mairie. L'enfant reproche à son père ce retard et se dispute avec lui. Ce retard irrite Wade : « Maintenant, il était en retard pour tout ce qu'il avait projeté et dont il avait rêvé pendant presque un mois : en retard pour aller faire avec sa fille la tournée des bonbons chez les gens qu'il aimait ou devant qui il voulait faire étalage de sa paternité ; en retard pour la soirée à la mairie où, enfin semblable aux autres parents, il pourrait voir sa gamine gagner un concours de déguisement [...] en retard ensuite pour revenir à la caravane pour le retour ensommeillé avec Jill qui appuierait sa tête contre son épaule et s'endormirait en paix pendant qu'il la reconduirait prudemment et lentement chez eux » [Banks, 1992 : 31].

La dispute s'aggrave car la petite fille refuse de se joindre aux autres enfants costumés. Wade insiste mais Jill s'entête et demande à revenir chez elle. Mécontent, il sort pour fumer une cigarette et la laisse seule. Quand il revient, il finit par la trouver près de la cabine téléphonique, d'où elle a appelé sa mère qui arrive pour la chercher. Wade se met en colère et veut rappeler la mère avant qu'elle ne parte. La petite fille l'assure de sa détermination : « Pas question, Riton. »

Furieux, Wade laisse Jill dans son bureau et sort passer sa colère sur les jeunes qui traînent au-dehors, puis il part finalement faire une virée avec eux en voiture, laissant Jill vraiment toute seule. La voiture de la mère de Jill et de son nouvel époux les double juste avant qu'ils reviennent dans le village. Ils vont trouver l'enfant esseulée et Wade sera pris en flagrant délit de mauvais exercice de sa paternité. Il s'en défend mais les faits jouent contre lui. Il s'énerve et devient brutal à l'égard du mari de Lilian. Le couple part avec l'enfant qui ne lui a même pas dit au revoir.

Cette scène met au jour plusieurs éléments permettant de comprendre l'échec du moment tant attendu des retrouvailles entre le père et sa fille.

– *L'incapacité du père à organiser le temps de la visite*

À l'inverse de Frank Bascombe, Wade se montre incapable de s'organiser en fonction des horaires de visite de l'enfant et d'anticiper sa venue. Il s'est mis en

colère lorsque la mère de Jill lui a demandé comment il comptait faire pour la garder pendant qu'il travaillerait : « C'était seulement maintenant, une fois sa colère retombée, qu'il pouvait s'avouer qu'en effet il n'avait aucune idée de ce qu'il allait faire de sa fille le lendemain » [Banks, 1992 : 42].

Il imagine alors des projets irréalistes – Jill aurait pu, se dit-il, aller à l'école avec les enfants du village –, qui correspondent à l'idée qu'il se fait d'une paternité accomplie et à son envie que sa fille vive encore au village. De plus, il a privé sa fille de la quête enfantine des bonbons, en prenant du retard, un retard certes lié à son travail mais aussi au fait qu'il a oublié de lui acheter auparavant son costume d'Halloween ainsi que son repas du soir.

– *Le sentiment de distance et d'étrangeté entre père et fille*

Comme pour Frank Bascombe, la séparation concrète et l'absence de liens réguliers rendent très difficile la communication entre Wade et sa fille. Mais ici, la distance géographique se double d'une distance sociale croissante, père et enfant n'appartenant plus au même monde. Wade prend conscience de tout ce qui le sépare de sa fille lorsque, le lendemain de la soirée d'Halloween, il passe en revue le lieu, un mobile home, dans lequel il vit : « Un endroit sale, triste, en désordre, montrant tous les signes d'un homme négligent, bientôt d'âge mur et vivant tout seul – les bouteilles de bière vides laissées par terre ou sur la petite table basse – [...] et soudain il vit comment ce séjour aurait paru à Jill, entrant fatiguée mais toute heureuse de s'être amusée à demander des bonbons puis d'être allée à la fête d'Halloween avec son papa. Il l'aurait portée dans ses bras depuis la voiture, ouvert la porte avec sa main libre et allumé le plafonnier. Jill se serait retournée sur son épaule, elle aurait regardé autour d'elle et voilà ce qu'elle aurait vu : une pièce horrible, le séjour d'un inconnu » [Banks, 1992 : 86].

Enfin, Jill ne se sent plus chez elle dans le village, elle ne reconnaît pas les enfants, ne veut pas jouer avec eux et aller à l'école le lendemain. « Ils ont changé, ils sont plus pareils [...] moi j'ai beaucoup changé. » Entre les deux mondes qui constituent désormais son environnement familial, Jill a choisi celui de sa mère, plus paisible et plus confortable. Elle rejette obstinément tout ce qui constitue l'univers de son père et tout ce qu'il essaie de lui proposer pour reconstruire une complicité commune. Plus tard, lors de sa seconde visite, c'est à l'égard de la communauté villageoise tout entière qu'elle se sent étrangère : elle ne trouve même pas à Lawford une nourriture qui lui convienne,

refusant fast-food et boissons sucrées que son père lui propose de partager en cachette de sa mère qui interdit à sa fille ce type d'alimentation. Banks décrit ainsi l'échec d'une relation où père et fille deviennent peu à peu étrangers l'un à l'autre.

– *La peur de l'enfant*

S'ajoute au sentiment d'étrangeté et de distance la crainte du regard de l'enfant et de son jugement. Wade se justifie lui-même comme un enfant : « Je suis désolé que ça foire comme ça mais ce n'est pas ma faute s'il n'est plus l'heure d'aller sonner aux portes demander des bonbons. Ce n'est pas ma faute si j'ai dû m'arrêter à Penneys pour le déguisement [...] Et puis tu avais faim, tu te rappelles ? » Jill, à travers son masque de tigre, le rappelle à l'ordre : « C'est la faute à qui, alors, si c'est pas la tienne ? C'est toi qui es aux commandes, papa » [Banks, 1992 : 32].

Il découvre soudain que l'enfant *lui fait peur*. « Il avait envie de tendre la main et de lui ôter son masque, de découvrir ce qu'elle avait vraiment en tête, mais quelque chose le retint. Elle l'effrayait – soudain il s'en rendit compte. Il n'avait encore jamais eu peur d'elle, ou du moins ne s'en était-il jamais aperçu. Comment cela était-il possible maintenant ? » [Banks, 1992 : 35].

### ■ Halloween ou la peur de l'enfant<sup>3</sup>

Cette peur de l'enfant masquée est à replacer dans le contexte de la fête d'Halloween, du moins c'est ce que le romancier nous invite à comprendre. On sait que dans ce temps rituel à la jonction de l'automne et de l'hiver, où les enfants quelquefois accompagnés de leurs parents sonnent aux portes pour quêter des bonbons, ceux-ci ne sont pas seulement les acteurs passifs d'une innocente fête enfantine. En effet, pendant que les petits réclament des bonbons, à Lawford comme ailleurs dans le New Hampshire, les bandes d'enfants plus âgés se livrent à des « choses plus sérieuses » : ils s'amusent à « saccager le bien d'autrui [...] : couper des cordes à linge, briser des fenêtres, crever des pneus, ouvrir des robinets extérieurs de façon à vider les puits et à griller les pompes » [Banks, 1992 : 27].

Cette violence des jeunes exprime un inquiétant antagonisme entre enfants et adultes. Antagonisme entre deux classes d'âges représentant celui qui oppose morts et vivants, car c'est bien cela qui est en jeu dans cet ancien rite où les enfants, déguisés en fantômes ou autres revenants, menacent la prospérité des maisons

en prononçant la phrase rituelle *Trick or Treat*, que le traducteur du roman rend par « Des bonbons ou la vie ! ». Leur déguisement, la formule rituelle qu'ils prononcent, les exactions commises par les plus grands, les désignent en fait comme des morts menaçants. Comme le remarque Claude Lévi-Strauss qui rapproche ces quêtes enfantines de celles qui avaient lieu en Europe pendant le cycle de Noël, c'est leur statut d'être « incomplètement incorporés au groupe, c'est-à-dire participant de cette altérité qui est la marque même du suprême dualisme : celui des morts et des vivants, qui désigne les enfants comme pouvant personifier les morts ». Et les douceurs que les adultes leur donnent ne sont rien d'autre qu'une sorte de « transaction » par laquelle les vivants tentent de les apaiser<sup>4</sup>.

Le sens de cet antagonisme échappe bien sûr à Wade comme c'est généralement le cas pour les acteurs des rites, mais il en retient cependant un trait réel qu'il interprète à sa façon. Il critique âprement les transgressions juvéniles qu'il observe avec sa fille tandis qu'il l'amène en voiture à l'hôtel de ville : « Ces sales moutards ont renversé la cabane à outils de Harrison. Bon Dieu ! [...] Regarde, ils ont coupé la corde à linge des Annis [...] et là tu vois tous ces pots de fleurs écrasés ? Quels petits salauds. Bon Dieu de bon sang ! » Pourquoi les qualifie-t-il de stupides et de « pas drôles » alors qu'il avoue s'être beaucoup amusé lorsque, enfant, il faisait exactement les mêmes choses ? Sa fille qui s'en étonne reçoit cette réponse : « Non, ce n'est pas drôle maintenant. Maintenant, je suis flic, alors il faut que j'écoute toutes les réclamations des gens. Je suis officier de police, proclama-t-il. Je suis plus un gamin. On change et du coup les choses nous apparaissent autrement. Tu comprends ça, pas vrai ? » [Banks, 1992 : 34].

Est-ce seulement parce que les adultes ont un point de vue radicalement opposé à celui des enfants que Wade est si irrité ? En fait, la confrontation rituelle entre les vivants et les morts, jouée par les enfants, est ressentie par Wade comme l'expression d'une haine latente entre enfants et adultes. « Il essaya de se souvenir de ce qu'il avait éprouvé lorsqu'il était enfant et qu'il commettait les mêmes méfaits le soir d'Halloween, mais rien ne lui revint, sinon les faits eux-mêmes – avec ses amis et ses frères aînés, puis avec son jeune frère Rolfé. Il avait en effet commis sciemment un nombre important de dégâts dans le village. Pourquoi ? se demanda-t-il. Contre quoi en avions-nous tellement ? Pourquoi tous ces gosses sont-ils si furieux ? C'est

comme si les gamins voulaient nous attaquer, nous les adultes, pour quelque chose qu'ils croient que nous leur avons fait il y a longtemps ou que nous allons leur faire dès que nous pourrons. Mais ils ont peur de nous, alors ils attendent Halloween et ils le font, de cette manière, ils lui donnent un air légitime et légal » [Banks, 1992 : 70].

Ainsi, en temps normal, les enfants seraient capables d'attaquer les adultes si la peur ne les en empêchait ! Telle serait la réalité des rapports de méfiance et de haine qui opposerait les deux groupes d'âges. Or le soir d'Halloween, les enfants ont d'une certaine manière le droit de se venger des adultes qui eux, sont tenus de s'abstenir de toute riposte. Le rite permet ainsi que les enfants se libèrent de leur peur des adultes et qu'ils agissent. Leur déguisement les « fait sortir de leur corps, ne serait-ce qu'un instant pour entrer dans un autre plus puissant » [Banks, 1992 : 37].

C'est ainsi que le romancier les décrit lorsque, tous costumés, ils défilent dans la salle municipale : « Ils souriaient, parfois ils riaient ouvertement et, à travers leur masque et leur maquillage, ils regardaient les adultes droit dans les yeux comme ils ne l'auraient jamais fait en d'autres circonstances. Ils semblaient étonnamment indépendants et sûrs d'eux, un peu dangereux » [Banks, 1992 : 37].

D'une certaine manière, Jill est en accord avec le rite lorsque, le visage masqué, du haut de ses dix ans, elle déclare à son père, en le regardant, elle aussi, droit dans les yeux :

« – Moi je crois que tu étais mauvais, c'est tout.

– D'où est-ce que tu tiens ces histoires en fait, de ta mère ?

– Non. Elle ne parle plus jamais de toi. Je le sais, c'est tout, dit-elle. Ça se voit » [Banks, 1992 : 37].

Si les enfants peuvent s'enhardir à dire ainsi leurs quatre vérités à leurs parents, le rite requiert de la part de ces derniers un comportement adéquat. Ils doivent tolérer sans broncher les agressions de la jeunesse. Or Wade est fort irrité de celles qu'il observe en chemin : « Même s'ils ne lui avaient rien fait, s'ils n'avaient détruit ou endommagé rien de ce qui lui appartenait, il ne pouvait pas s'empêcher de prendre leurs actions comme des attaques personnelles. » Sans doute est-ce sa propre histoire qui le conduit à lire le rite comme il le fait : les agressions de la jeunesse à l'égard des adultes du village ne sont que l'affirmation éclatante de la haine qu'ils leur portent, qui fait peut-être écho à celle, plus contenue, de sa propre fille à son égard. Or celle-là lui est très directement adressée et n'est pas

sans lui rappeler celle qu'il éprouva naguère à l'encontre de son père. Mais maintenant, ne doit-il pas reconnaître, qu'il le veuille ou non, qu'il appartient au même groupe d'âge que son père honni ?

En faisant débiter le destin tragique de Wade un soir d'Halloween, le romancier a consciemment placé les relations conflictuelles entre père et enfant dans l'affrontement collectif entre groupes d'âges. Du rite, il retient la menace sourde que les enfants font peser sur les adultes. Il la relie à sa propre vision, pessimiste, du rapport entre enfants et adultes, une thématique récurrente de ses romans et nouvelles. Pour Banks, les enfants ont raison de se méfier des adultes car ces derniers les maltraitent ou sont incapables de les protéger. En retour les enfants cherchent à se venger de leurs parents. Le plus souvent ils ont de bonnes raisons pour le faire, mais dans l'une de ses nouvelles, à la tonalité un peu fantastique, il met en scène des parents organisant collectivement la riposte face aux attaques armées et apparemment gratuites de leurs propres enfants<sup>5</sup> !

L'impossible communication entre le père et l'enfant, fondée sur une peur réciproque, rejoint donc l'antagonisme foncier qui, dans la vision du romancier, oppose les parents et les enfants dans la communauté de Lawford et au-delà dans l'Amérique tout entière. C'est ce qui fait la grandeur tragique du roman. La visite mensuelle, qui devait absolument réussir, échoue sous le poids du fatum que le rituel d'Halloween a permis de mettre en actes.

Les récits de ces deux temps de « visites », aux issues opposées, décrivent toute la difficulté qu'il y a à contenir une relation père/enfant dans un temps limité, nanti d'un début et d'une fin, qu'il faut à tout prix occuper, combler et réussir. Ils mettent l'accent sur le caractère parfois douloureux et toujours artificiel de ce temps compté, où chacun doit inventer des repères, des intérêts communs pour atteindre la familiarité et l'intimité attendues de la relation parentale. Le roman déploie ainsi toute la complexité d'un moment d'interaction que la sociologie anglo-saxonne commence tout juste à faire émerger<sup>6</sup>. Les pères s'efforcent de « distraire leur enfant » à travers des activités de récréation et de loisirs. Mais le caractère artificiel de cette activité n'échappe à personne. La solitude éprouvée dans le lieu même de la distraction, un autre romancier américain, Richard Russo, de la même génération que Banks et Ford, l'évoque dans un de ses romans, *Un homme presque parfait* [1995]. Il fait parler le narrateur, Sully, un père divorcé avouant « qu'il avait ignoré son

fil, il l'avait oublié des mois entiers d'affilée, une simple vérité qu'il trouvait maintenant difficile à accepter, mais impossible à nier ».

Il poursuit : « Les rares sorties qu'il offrit à ce dernier avaient toujours été tendues et maladroites, puisqu'il ne savait jamais quoi raconter à ce même renfrogné qui gardait les yeux sur l'indicateur de vitesse, afin que sa mère puisse savoir à quelle vitesse Sully avait conduit. Ils partaient toujours quelque part où il y aurait foule – au cinéma ou un parc de loisirs – pour s'y sentir moins seuls » [Russo, 1995 : 258].

Solitude exprimée également avec force par un écrivain français, Dan Franck, dans un roman, centré précisément sur la plainte du père séparé de ses enfants, *Les enfants*. Le narrateur décrit un moment passé entre le père et son fils cadet venu seul un mardi soir : « Ils dînent. De part et d'autre de la table, ils sont comme un couple silencieux mangeant au restaurant. Il y a quelque chose de triste alentour. Une solennité engendrée par ce tête-à-tête qui n'a rien de naturel [...]. Il s'en veut de ne rien savoir susciter d'autre. Il mange vite pour débarrasser, la table et le poids sur la table. Que le geste relaie la parole. Il aurait dû inviter des copains, comme il fait souvent le mardi soir, Tom étant alors au centre du bruit, du rire et du mouvement. Il est nul. Un père nul, pense-t-il » [Franck, 2003 : 31].

Tout se passe comme si l'absence de continuité dans les relations exigeait à chaque fois de réinventer le lien. À cette fin, le narrateur du roman de Dan Franck imagine des rituels, emmenant ses fils petit-déjeuner dans un café, ou partageant avec eux un thé au caramel le dimanche soir, juste avant leur nouvelle séparation.

Ce temps difficile et très particulier de la paternité intérimaire, dont parlent si bien les romanciers et qui concerne tant d'hommes divorcés de nos sociétés occidentales contemporaines, requiert, on le voit, bien plus qu'une approche psychologisante. Il s'agit d'un nouveau fait social qui incite les anthropologues à s'interroger sur les modalités possibles d'une relation de parent vécue dans la discontinuité. Ce temps compté exige de la part des pères disponibilité, inventivité, attention, efforts, mais surtout réussite, au risque que les enfants eux-mêmes soient à l'initiative de la rupture. Il est ainsi possible d'interroger d'une autre façon la fréquence de la rupture des liens paternels, ces fameux « décrochages » dont nous avons souligné l'importance. Cette piste, qui semble vraiment féconde, c'est le roman qui la trace. Les romanciers campent des personnages masculins, qui, dans des conditions parfois difficiles et quelquefois tragiques, doivent inventer de

nouvelles relations paternelles qu'ils sont condamnés à réussir, au risque, si ce n'est pas le cas, de voir s'effondrer à leurs propres yeux une part importante de leur identité personnelle. Ces romans apparaissent, à l'instar

de l'anthropologie, comme des entreprises d'élucidation d'une modernité confrontant les individus à différentes ruptures sociales, ébranlant ici le modèle de la paternité. ■

## I Notes

1. Leurs auteurs, considérés parmi les plus importants aux États-Unis aujourd'hui (prix Pulitzer pour Ford, consécration multiples pour Banks) ont sensiblement le même âge : Russel Banks est né en 1940, Richard Ford en 1944. Les citations réfèrent aux titres traduits en français et aux pages des éditions en livres de poche dont les références figurent en bibliographie.

2. En droit, le père est titulaire d'un droit de visite, qui est la voie légale et protégée

d'accès aux enfants de quelqu'un après un divorce. Selon l'enquête d'Arrendell [2001], certains pères s'autodésignent comme *visiting fathers* pour exprimer leur désapprobation quant à leur statut juridique. Ce terme renvoie pour eux à un statut de parent de second ordre, un père n'ayant pas, comme un parent éloigné, à rendre « visite » à son propre enfant.

3. Les analyses qui suivent sont issues d'échanges avec Anne-Marie Ricard qui prépare actuellement un diplôme de l'EHESS sous la direction d'Agnès Fine sur le rite d'Halloween dans *Affliction*.

4. Sur l'analyse de ce rite et ceux plus généralement des fêtes de décembre et la notion de transaction entre enfants et adultes [Lévi-Strauss, 1996 : 30].

5. *Histoire d'enfants* [Banks, 2000 : 137-141].

6. Terry Arrendell [1992] et Anne Quéniart [1999, 2001] ont interrogé des pères divorcés ayant rompu tout lien avec leurs enfants et recueilli des récits très riches sur ce temps particulier.

## I Romans

BANKS Russell, 1992 [1989], *Affliction*, trad., Arles, Actes Sud.

FORD Richard, 1995 [1990], *Indépendance*, trad., Paris, Éditions de l'Olivier, Points.

FRANCK Dan, 2003, *Les enfants*, Paris, Grasset.

RUSSO Richard, 1995 [1993], *Un homme presque parfait*, Paris, Éditions de la Table ronde.

## I Références bibliographiques

ARRENDELL Terry, 1992, « After Divorce : Investigations into Father Absence », *Gender and Society*, 6, 4 : 562-586.

BANKS Russell, 2000, « Histoires d'enfants », in *Histoire de réussir*, nouvelles, Actes Sud, coll. « 10-18 » : 137-141.

BERTAUX Daniel et Catherine DELCROIX, 1991, « Des pères face au divorce : la fragilisation des liens paternels », coll. « Espace et famille », 17, Paris, CNAF.

CADOLLE Sylvie, 2000, *Être parent, être beau-parent. La recomposition des familles*, Paris, Odile Jacob.

CHAUSSEBOURG Laure et Dominique BAUX, 2007, *L'exercice de l'autorité parentale après le divorce ou la séparation des parents non mariés*, Ministère de la Justice.

FESTY Patrick et Marie-France VALETAS, 1993, « Les pensions alimentaires à l'épreuve de la recomposition familiale », in Marie-Thérèse Meulders-Klein et Irène Théry, *Les recompositions familiales aujourd'hui*, Paris, Nathan : 97-120.

LÉRIDON Henri et Catherine VILLENEUVE-GOKALP, 1994, *Constance et inconstances de la famille. Biographies familiales des couples et des enfants*, Travaux et Documents, 134, Paris, Presses Universitaires de France/INED.

LÉVI-STRAUSS Claude, 1996 [1952], *Le Père Noël supplicié*, Pin Balma, Sables.

MARTIN Claude, 1997, *L'après-divorce. Lien familial et vulnérabilité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

PRIOUX France, Magali MAZUY et Magali BARBIERI, 2010, « L'évolution démographique récente en France : les adultes vivent moins souvent en couple », *Population*, 65, 3 : 421-474.

QUÉNIART Anne, 1999, « Émancipation ou désancrage social : deux représentations de la rupture parentale chez des pères n'ayant plus de contact avec leur enfant », *Déviance et société*, 23,1 : 91-104.

– 2001, « Le désengagement paternel. Un phénomène social aux multiples visages », in *Problèmes sociaux*, Presses de l'Université du Québec, Laval : 79-98.

VILLENEUVE-GOKALP Catherine, 1999, « La double famille des enfants de parents séparés », *Population*, 1 : 9-36.

## I ABSTRACT

### Anthropology and Novel - About the Divorced Fathers

In this article, the authors consider contemporary American novel [Russell Banks, *Affliction*, 1989, Richard Ford, *Independence Day*, 1990] as an ethnological "field", giving meaning to the experience of fatherhood after divorce. They analyze two stories of divorced fathers in these novels, using in parallel North American and French sociological and anthropological studies. Within very different social contexts, they investigate the complex relations between paternity and conjugality, and attempt to describe how relations between fathers and children change after divorce. The new context of fatherhood, often reduced to a right of access or a visitation agreement, leads to a lonely and intermittent parental relation, which transforms and weakens paternity.

*Keywords*: American novel. Divorced fathers. Visitation agreement. Intermittent fatherhood. USA.

---

## I ZUSAMMENFASSUNG

### Anthropologie und Roman – Über geschiedene Väter

Die beiden Autorinnen verwandeln den zeitgenössischen amerikanischen Roman [Banks (1989) und Ford (1990)] in ein ethnologisches Terrain zur Untersuchung der Bedeutung von Vaterschaft nach einer Scheidung. So analysieren sie, unter vergleichender Berücksichtigung soziologischer Arbeiten aus Frankreich und Nordamerika, Lebenswege geschiedener Väter. Aus unterschiedlichen sozialen Kontexten heraus untersuchen sie die komplexe Beziehung zwischen Vaterschaft und Partnerschaft und beschreiben, aufbauend auf die Romane, die Art und Weise wie die Vater-Kind-Beziehung sich nach einer Scheidung entwickelt: Die neuen Bedingungen, die sich nach der Scheidung oft auf ein „Besuchs- und Wohnrecht“ beschränken, verändern und schwächen die einsame und gebrochene Elternbeziehung.

*Stichwörter* : Amerikanischer Roman. Geschiedene Väter. Besuchsrecht. Interims-Vaterschaft. USA.